

LES INTELLECTUELS ET LE PROLÉTARIAT...

L'apparition du travail parcellaire est le fait de la diversification extrême des formes d'exploitation techniques qu'a connues notre société. Cette diversification, cette complication rend impossible, sans une étude longuement et sérieusement menée, une action efficace dans ce domaine et entraîne la diversification des fonctions.

Le même schéma reste applicable à la vie politique. Les formes d'exploitation nouvelles ont donné naissance à des structures économiques et politiques nouvelles où le non-spécialiste s'égare. Une classe de spécialistes de la politique a fait son apparition elle-même hétérogène. On peut grosso modo distinguer les spécialistes de l'action politique nommons-les technocrates, et les spécialistes de l'idéologie, ça peut réunir ces deux catégories sous le vocable commun d'intellectuels.

Dans le cas qui nous intéresse, celui des partis prolétariens, ils jouent en plus le rôle de chefs idéologiques. On voit ainsi qu'objectivement leur importance est extrême dans notre société. Mais leur compétence à assumer de telles fonctions l'est-elle? Et d'abord que doit penser un esprit libre de cette scission qui se consomme entre l'Esprit et l'Action?

L'incompétence actuelle du prolétariat à prendre en main une économie aux intérêts si multiples ne fait pas de doute, non plus que son peu d'expérience du jeu politique. Un mécanicien de chez Renault ne raisonnera pas de si brillante manière sur le fait politique que Waldeck-Rochet. Le prolétariat a conscience de cette pseudo-infériorité, qui le conduit à laisser la politique aux mains d'hommes rompus à ce genre d'exercice. Il se livrera de son côté à une débauche de drogues de mauvaise qualité que dispense cette société de consommation, tandis que, sur le front politique, ses représentants enfiévrés, la bouche pleine de «libertés», solliciteront, la main sur le cœur, des écoles, des hôpitaux, etc... Il apparaît donc qu'avec la lutte spirituelle peu prononcée qui se livre sur le front des «essais», ces représentants perpétuent la révolution. Sorti du cercle infernal des partis pseudo-prolétariens, - y compris le beau spécimen d'outrance démagogique du P.C.F., - l'ouvrier sera impuissant. Qu'on songe à cela, camarades, totalement impuissant. Il est forcé de s'intégrer à la société, par le biais des syndicats et des partis, puisqu'aucun ne remet sérieusement en question les fondements de l'ordre établi. S'il n'y avait pas nos syndicats anarchistes, malheureusement trop mal connus, il n'aurait plus aucun espoir de s'unir pour une action commune et conforme à son idée de la justice.

C'est cette imposture qu'il convient de dévoiler. La mise en question définitive de l'état de choses établi est rendue impossible par cet appareil qui est pacte perpétré en dehors des intéressés véritables avec les forces de coercition de la société bourgeoise. La société bourgeoise a désormais ses syndicats, ses partis de gauche, son parti communiste. Aucun de ces partis ne peut inspirer de crainte. Ils se sont «adaptés» comme ils l'affirment si bien à la lutte politique sans situer leur contestation sur son véritable plan économique et moral. Dans ces petites sociétés à l'image de la grande, la nécessité passe avant la morale, on sacrifie allègrement la liberté des impératifs dictés par les faits.

Ceci est le vice éternel des sociétés hiérarchisées. Mais où le problème atteint une gravité inconnue jusqu'alors, c'est que la différence de degré n'est plus seulement quantitative mais tend à devenir qualitative. Cette race de petits chefs qui prétend présider aux destinées dernières des classes opprimées s'érige en «consciences éveillées» et s'oppose ainsi au prolétariat dont elle prétend qu'il manque de «maturité objective». L'expression ne manque pas de saveur. De quelle maturité, de quel ordre objectif peut-on parler? Les termes ne sauraient engager que le point de vue tout personnel de ces messieurs, desquels, Dieu merci, le prolétariat se fout totalement. Ce ne sont pas les intellectuels qui font l'histoire. Us en sont bien incapables. C'est le prolétariat. Et celui-ci ne fera peut-être jamais la révolution dont ils rêvent à cause d'eux précisément. Ils ont eu entre les mains, c'est vrai, les possibilités de la faire naître. Mais ils ont trahi. Le

P.C.F. trahit en présentant les revendications économiques comme la fin de sa politique alors qu'elles n'en sont que le moyen. Ces trahisons se consomment à toutes échelles.

Mais pourquoi la lutte pour la liberté manque-t-elle à ce point d'énergie, que ces trahisons passent inaperçues et n'éveillent aucune réaction chez ceux qui en sont les victimes? Pour cette simple raison de la hiérarchie. Nous, anarchistes, n'avons jamais failli, en dénonçant dans le pouvoir qu'un homme peut prendre sur un autre homme, la cause essentielle des forfaitures qui jalonnent la voie de la liberté. Et voici encore l'éclatante démonstration.

On se méfie infiniment de la spontanéité ouvrière. Alors on tente de neutraliser la liberté chez l'individu pensant et libre en l'enrôlant dans de vastes ensembles. Dès l'instant où ces ensembles ont des responsables, la défaite est virtuellement consommée. En effet ces responsables seront nécessairement d'un niveau intellectuel ou social supérieur à la moyenne. Les «*impératifs*» de lutte en fait très habilement commandés par la bourgeoisie en feront des chefs. Des chefs cela se gagne, ils sont de par leur situation à l'intérieur de la société, prédisposés à toutes les prévarications. Ces «*chefs*», en détournant l'énergie de la classe ouvrière sur des objectifs secondaires, empêchent les antagonismes de se manifester trop violemment. Ils sont en récompense largement rétribués par la société bourgeoise en honneurs et émoluments. D'ailleurs un intellectuel, cela participe toujours plus ou moins d'une société donnée: il lui doit sa culture, et hésite à rompre les ponts.

Mais ce qui est plus grave, et qui permet ainsi à la bourgeoisie de faire d'une pierre deux coups, c'est que les intellectuels endossent la fonction du penser en lieu et place des classes qu'ils représentent. Ainsi l'esprit est-il coupé de l'action. La liberté est le cadre réel de l'activité humaine, elle est cette inappréciable distance que je puis prendre à l'égard du monde et de mon travail. Or elle est rendue impossible par le conditionnement inhérent à notre inonde. D'autres que moi vivent ma liberté. Pour vouloir l'exercer, il me faudrait rompre avec tout et tous. C'est demander beaucoup.

Ainsi se crée un prolétariat sans âme ni conscience de classe. Ce sont pourtant les prolétaires qui vivent leur condition, c'est pourtant l'individu qui éprouve son esclavage. La société qui est en face de moi m'est étrangère, et je puis la récuser au nom de ce que je suis, je puis la récuser puisque je vis et qu'elle n'est qu'une assemblée hétéroclite des vivants et de leurs œuvres. Avant toute chose, il y a l'individu, et la conscience qu'il a de sa liberté infinie. Tout ce qu'on peut lui offrir comme morale lui est indifférent Plus qu'à toute autre valeur, il accorde de l'importance à ce qui lui permet de juger des valeurs: sa liberté.

Jean-Marc CHARMILLON.
